Les pays du groupe D n'ont pas manqué de souligner avec force la responsabilité historique et présente des pays capitalistes dans le désordre mondial que nous connaissons. En contraste, ils faisaient valoir combien la collaboration qu'ils offrent aux pays en développement respecte l'autonomie de ces derniers en écartant toute trace d'impérialisme; ce sur quoi, évidemment, la Chine n'était pas d'accord.

Le groupe B est certainement celui qui a manifesté le moins de cohésion et d'harmonie. D'une part, les puissances économiques de la région asiatique se devaient de tenir compte du fait que la Conférence se déroulait aux Philippines. On a donc vu parader à Manille les premiers ministres de l'Australie et du Japon. Ce dernier, en particulier, devait tenter d'épater la galerie: il rentrait de Washington où il avait rencontré le président Carter... Son arrivée à Manille avait été annoncée avec pompe et devait être largement couverte par les médias, à qui on avait eu soin de distribuer un dossier de presse bien illustré. Le discours qu'il prononça devant la Conférence se voulait substantiel, et le président de l'assemblée, Carlos P. Romulo, eut soin de reprendre une à une les promesses qu'il contenait en invitant les délégués à les applaudir. La flagornerie touchait au ridicule. Quant à M. Frazer, il semblait vouloir démarquer l'Australie des autres pays riches en dénonçant le protectionnisme des autres.

"Les individus et les peuples vivent en solidarité: leur rémunération devrait manifester cette solidarité, dans chaque pays et entre les pays, et cela doit apparaître comme un honnête partage des biens matériels et culturels qui sont produits à un moment donné de l'histoire humaine et qui ont toujours une destination universelle."

(extrait du message de Jean-Paul II à la CNUCED)

D'autre part, au moment où la France, parlant au nom des pays membres de la Communauté Européenne, se défendait d'appliquer des politiques protectionnistes, le président de la Banque Mondiale, l'Américain McNamara dénonçait explicitement les pays industrialisés, dont l'Australie et les pays de la Communauté, pour les mesures protectionnistes qu'ils viennent d'imposer à leurs partenaires commerciaux.

Quant aux Etats-Unis, dénoncés eux aussi par McNamara, ils ont voulu se montrer "positifs" sans s'aventurer à déverser les promesses. Leur délégué n'a eu droit qu'à des applaudissements de bienséance. Ne faisaient-ils pas figure, un peu comme l'Allemagne de l'Ouest, de riches privilégiés égoïstes, dont l'attitude contrastait de façon choquante avec celle de pays industrialisés moins riches, tels les pays scandinaves, qui ont manifesté une bien plus grande solidarité envers les pays du Tiers Monde?

Malgré les divergences qu'on pouvait entrevoir, un climat général d'entente semblait vouloir prévaloir. Les riches revenaient, bien sûr, sur un thème qui leur est cher: l'interdépendance qui impose le dialogue et la collaboration plutôt que la confrontation. Eux aussi tenaient à déplorer la condition inacceptable des pays les plus pauvres et à féliciter les autres pays en développement pour leurs prouesses économiques des dernières années.

Au fond, à entendre ces exposés de politique générale,

on ne pouvait qu'admettre l'existence d'une volonté politique d'aboutir à un nouvel ordre mondial. Doit-on s'attendre à voir s'inscrire dans les faits cette volonté de changement?

Changements ou ajustements?

Hélas, la confusion reprenait le dessus dès qu'on voulait mieux définir en quoi consiste la nouveauté de ce nouvel ordre mondial. Evidemment le nouveau suppose quelque chose qui n'existait pas auparavant. Mais s'agit-il de l'amélioration ou de la disparition de l'ordre ancien?

Quand les pays du groupe B faisaient l'éloge des immenses progrès accomplis, ces derniers temps, par plusieurs nations du Tiers Monde, il ne s'agissait pas simplement de compliments gratuits. Cela voulait dire, tout d'abord, que l'ordre économique actuel n'est finalement pas "si mauvais que ça", malgré ses défauts, puisqu'il a rendu possible un progrès statistiquement mesurable dans un nombre croissant de pays en développement.

En particulier, cela faisait valoir les bienfaits provoqués par les investissements dus au capital privé (y compris, bien entendu, celui des entreprises transnationales). Et l'on prenait bien soin d'insister sur les "taux" de croissance. Sans trop s'attarder sur le niveau de départ de cette croissance, ni sur le coût consenti par la classe ouvrière (et par l'économie des pays en développement d'une façon générale), ni sur l'appartenance et l'enracinement de cette nouvelle industrialisation (où vont les profits?)...

Le progrès enregistré devait aussi permettre de conclure — sans vouloir le moins du monde "diviser pour régner" — qu'il n'est plus possible de considérer les pays en développement comme formant un seul bloc, car il faut désormais distinguer le cas des pays les moins avancés de celui des pays un peu moins mal pris, qualifiés dorénavant de "pays nouvellement industrialisés". Ceux-ci devraient se sentir plus proches des pays capitalistes; il est même question, murmure-t-on en coulisse, que l'un ou l'autre soit admis au sein de l'Organisation pour la coopération et le développement économiques (OCDE). Ils se doivent donc de prendre conscience de leurs nouvelles "responsabilités" mondiales: entendez par là qu'ils ont désormais le devoir de favoriser la croissance des pays riches et d'"aider" les pays plus pauvres.

Si l'on peut ainsi présager un meilleur avenir dans le cadre de l'ordre actuel, il suffira, n'est-ce pas, de concéder les "ajustements" nécessaires pour en arriver à un ordre nouveau. Si l'on peut encore parler de "changement", il faut bien comprendre que ce changement sera graduel, volontaire et — sans aller jusqu'à demander explicitement aux pauvres d'attendre que les riches aient fini de régler leurs problèmes pour qu'ils puissent les "aider" — on envisage de favoriser d'abord la reprise de la croissance des économies riches pour provoquer des répercussions bénéfiques sur les économies faibles. Le représentant du Saint-Siège s'est joint aux délégués des pays en développement et à ceux des pays socialistes pour dénoncer cette conception de l'interdépendance.

Le nouvel ordre mondial tel qu'il est conçu par le Tiers Monde ne sera pas seulement économique; il va beaucoup plus loin. Il s'agit d'une véritable restructuration capable de faire disparaître définitivement la dépendance actuelle et de favoriser la croissance autonome et aut centrée des pays en développement. Sans brusquer les changements, on voulait obtenir à Manille l'assurance que le nécessaire sera fait pour permettre au Tiers Monde d'occuper la place qui lui revient dans l'économie internationale.

Dans cette perspective, il était nécessaire d'admettre que la crise économique actuelle est d'ordre structurel, qu'elle n'est pas seulement un phénomène cyclique. Il était aussi nécessaire d'accepter qu'un forum démocratique comme la CNUCED puisse superviser la mise en place des changements requis, en particulier pour tout ce qui a trait au protectionnisme, en tenant compte de l'interrelation des problèmes impliqués.

Il était aussi nécessaire de regarder sous un jour nouveau la coopération économique entre pays en développement. Loin d'être une menace pour les pays industrialisés, ce programme d'autonomie collective devait être admis comme un élément essentiel du Nouvel ordre mondial,

car il permettra d'aller à l'encontre de la dépendance collective actuelle. Aussi pouvait-on légitimement inviter les pays du Nord à favoriser un tel mouvement.

En dernière minute, la Conférence de Manille a plus ou moins avalisé ce dernier point de vue en acceptant que le secrétariat général de la CNUCED apporte un appui technique au projet de Coopération économique des pays en développement.

Mais, comme il fallait sans doute le prévoir, aucun accord n'a été possible sur la question centrale de la restructuration de l'ordre actuel. Les porte-parole des trois principaux groupes de pays ont quand même tenu à affirmer que la discussion n'est pas rompue, et qu'elle devra se poursuivre dans le cadre du "Trade and Development Board". Cela n'a pourtant pas empêché la grande presse d'annoncer bruyamment l'échec de la Conférence de Manille.

Nous estimons, quant à nous, qu'il convient de porter sur la cinquième CNUCED un jugement plus nuancé. Un second article nos permettra d'analyser plus en détail le travail accompli à Manille.

TÉMOIGNAGE

Nos enfants vivront mieux

que nous autres

Il aura fallu l'assassinat arbitraire et insensé d'un journaliste de la chaîne ABC, et le scandale de sa retransmission dans les foyers américains, pour que le président des Etats-Unis exige la démission d'Anastasio Somoza. Il y a pourtant dix-huit mois que la guerre civile fait rage au Nicaragua...

Avant de nous mettre en chasse d'explications politiques et avant d'examiner les manoeuvres diplomatiques visant à écarter le Front Sandiniste du futur gouvernement au profit d'une coalition d'unité nationale, il faut accepter de regarder ce qui se passe là-bas.

Les témoins que nous vous proposons sont des enfants. La journaliste qui les a rencontrés, Angela Saballos de Matamoros, a publié cette interview dans La Prensa de Managua, le 13 mai dernier. On se rappellera que c'est l'assassinat du directeur de ce quotidien, le 10 janvier 1978, qui a précipité le déclenchement de la révolte au Nicaragua. A la mi-juin, la Garde Nationale rasait au sol les bureaux de La Prensa.

Le texte de cet article nous a été transmis par le Comité inter-Eglises sur les Droits de l'homme en Amérique latine (Toronto). La traduction est de Relations.

Ils ont fait leur choix. Le premier s'appellera "Christian Velasquez", l'autre "Remigio Perez". Ils viennent d'avoir onze ans.

Christian et Remigio expliquent les précautions qu'ils doivent prendre en m'accordant cette interview. Ils ne veulent pas dévoiler leur véritable identité pour rester en vie et travailler pour leur pays, pour un Nicaragua libéré où leurs propres enfants pourront grandir en paix. Ils ont le sérieux de combattants adultes, même si leurs vies sont vécues dans des corps sous-alimentés de petits enfants. Ils m'ont d'abord parlé de l'unité indispensable pour que leur pays conquière sa liberté, du respect qui devrait exister entre soeurs et frères d'une même nation.

Ils sont tous les deux en cinquième année. Il y a déjà deux ans, pourtant, que Christian travaille dans le mouvement étudiant (depuis qu'il a neuf ans, dit-il). A côté de lui, Remigio fait figure de nouveau venu.

Remigio s'est intéressé au mouvement quand les étudiants ont occupé les écoles secondaires de son voisinage: "J'allais porter de la nourriture aux gars", explique-t-il, "j'ai aimé ce que j'ai vu là, puis ils m'ont demandé si je voulais faire partie de l'organisation, et maintenant j'en suis".

Le droit de s'organiser, que revendiquent ces jeunes, est reconnu et garanti par la Constitution de la République. Ils s'en réclament pour former un mouvement secret, et qui doit demeurer clandestin, puisque les Somozistes n'admettent pas ce genre d'activité.

Le "Mouvement des Etudiants du Primaire" est affilié au "Mouvement des Etudiants du Secondaire" et il compte des membres dans plusieurs écoles. "Il n'y a pas beaucoup de militants actifs, parce que nous sommes encore jeunes et que nos mères nous défendent de nous engager, de peur que nous nous fassions tuer", explique Christian. Certains parents ont menacé leurs enfants de les battre s'ils se joignaient au mouvement de protestation. "Mais ils sont les premiers à embarquer, et c'est comme ça que nous avons compris que nous devons, nous aussi, faire quelque chose pour que les choses changent dans le pays. Mes parents ont renoncé à me réprimander, car ils savent que je dois lutter activement".

Remigio est plus simple de nature; il reconnaît que, dans les premiers temps, il était plutôt content de voir son école occupée, parce que les classes étaient suspendues. "Je ne voulais pas étudier, mais je sais maintenant que j'ai besoin d'étudier, que je dois aussi protester et travailler pour le Nicaragua".

Et ils travaillent. Il y a de plus en plus d'écoliers dans leur petit groupe et ils ont même été jusqu'à organiser une marche de protestation qui a rassemblé une centaine de leurs camarades. Avec moins de cinq chefs, le mouvement compte plus de quarante membres actifs. "Nous sommes organisés, et il y en a encore d'autres qui voudraient collaborer mais qui ne le peuvent pas: il faut choisir avec soin ceux que nous acceptons."

C'est leur expérience quotidienne qui pousse ces jeunes à se regrouper. Comme leurs aînés, ils subissent les conséquences de la terrible répression pratiquée par les autorités, dont les opérations de nettoyage n'épargnent pas même la cabane la plus délabrée des quartiers les plus reculés de la ville. Des patrouilles et des convois traversent Rio Sol, La Bebusca, Rio Leon, Reparto Schick, Open, Las Americas et El Maximo tous les jours. Jour après jour, les militaires envahissent les maisons privées, ils emmènent les gens et font main basse sur les quelques biens qu'ils possèdent.

Ces quartiers connaissent un climat d'horreur permanente; on finit par s'y habituer à force d'y jouer tous les jours. "La répression est forte. Ils prennent n'importe qui, cela arrive devant vous, et je puis vous assurer que ce n'est pas agréable. C'est effrayant de les voir traiter votre mère comme ils

le font, ou votre père, ou votre frère, ou votre soeur, tous ceux qui sont dans la maison. Et ils ont l'air d'aimer ça. Il faut que ça finisse. Nos enfants vivront mieux que nous." Les garçons ajoutent que la peur n'est jamais absente de leur vie. Ils en ont tellement vu qu'ils ont la conviction que tout cela devra bien se terminer un jour ou l'autre. "Quand vous voyez arriver tous ces soldats avec leurs fusils-mitrailleurs, vous les maudissez parce que vous savez qu'ils viennent s'en prendre à des gens sans défense. Ils sont venus si souvent qu'il est difficile d'en avoir encore peur".

La nuit vient vite pour Christian et Remigio qui, comme tant d'enfants de leur âge, se couchent de bonne heure, épuisés par les activités de la journée. "Mais si les choses commencent à barder, nous sommes prêts, bien réveillés", dit Christian. Ils sont responsables de la distribution de tracts et de bulletins, et ils doivent voir à ce que personne ne soit pris sur le fait quand les étudiants organisent une activité. Il est évident qu'ils considèrent leur tâche comme un devoir civique et que, lorsqu'ils seront plus grands et mieux préparés, ils entreprendront des missions plus difficiles.

Christian, le plus petit et le plus délicat des deux, admet qu'il est le porte-parole du groupe. Quand il commence à parler, les gens l'écoutent. "Je peux parler. J'ai découvert ça le jour où j'ai commencé à le faire. Les gens ont l'air de comprendre ce que je dis, parce qu'ils savent que je veux un pays qui soit libre. Tout le monde veut ça."

C'est ainsi que Christian grandit. Il a déjà passé deux de ses onze années dans ce genre d'activités (il a même fait brûler un mannequin sur une place publique de son quartier).

— "Tu es déjà grand à l'heure qu'il est, mais qu'est-ce que ce sera quand tu seras plus vieux?" lui demandons-nous.

— "Moi? Eh bien, si mon pays est libre, je vais en profiter; et s'il est encore exploité, je vais continuer de me battre."

— "Qu'est-ce que c'est qu'un pays libre? Comment comprends-tu ce mot-là?"

— "Un pays qui soit démocratique, où nous soyons vraiment unis, où chacun ait quelque chose, où ce ne soient pas seulement les capitalistes qui sont au gouvernement, mais où les travailleurs et tout le monde partagent."

— "Vous autres qui souffrez de la répression, qui entendez les cris des gens et les pleurs des petits enfants, qui voyez les cadavres des victimes, que pensez-vous de ceux qui causent toute cette souffrance?"

— "Ces pauvres soldats sont des gens de la campagne à qui on a fait un lavage de cerveau. Je sais ce qu'ils font, mais il faut comprendre qu'ils sont nos frères puisqu'ils sont Nicaraguayens."

APPROPRIATIONS III

par Raymond Bourgault

le serpent d'airain

Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que quiconque croit ait en lui la vie éternelle. (Jn 3:14-15).

Il existe un petit serpent inoffensif et rusé que les anciens hommes ont pris comme symbole des dieux guérisseurs. Comme il laisse périodiquement dans la nature sa vieille détroque, on se plaisait à imaginer que, changeant de peau, il se rajeunissait chaque année et ne mourait pas. Il fut donc pris comme signe de notre désir d'immortalité, et beaucoup se mirent à avoir confiance en la représentation plus que dans la puissance qui s'y investit. Depuis lors, le caducée, — serpents enroulés autour d'une perche —, est resté le symbole de la médecine. Mais la tradition judéo-chrétienne a pris le contrepied de cette conception magique et elle a fait du serpent l'adversaire et le tentateur de l'homme, qui lui suggère de vaines espérances: enroulé autour de l'arbre de vie, il nous fascine avec son idée que nous sommes bien capables, à force de technique, de nous guérir de la mort même.

L'image

L'auteur du quatrième évangile s'est souvenu de cette imagerie. Plus immédiatement, il s'est inspiré du passage du Livre des Nombres (Nb 21:9) où les Israélites, mordus par des serpents, venimeux ceux-là, prient Dieu de les guérir et où Yahvé ordonne à Moïse de façonner un serpent d'airain et de le mettre sur une perche pour que quiconque le regarde demeure en vie. Pour comprendre cette pratique, reportons-nous à quelque trois mille ans en arrière, en une région semi-désertique et infestée de serpents dont la morsure était mortelle. Beaucoup en mouraient et les autres étaient paralysés par la peur, l'appréhension inhibitrice d'un mal omniprésent et sournois. C'était ce qu'on appelle une situation-limite, une de celles où, réduits à l'impuissance, les hommes créent des symboles qui soutiennent contre tout espoir l'espoir de vivre. Pour conjurer la panique, quelqu'un imagine donc de rendre présente et visible la

cause de tout le mal. Il martela une pièce d'airain à laquelle il donna l'apparence du reptile et il posa l'effigie sur un étendard au milieu du campement à la vue de ceux qui passaient. Ainsi le mal n'était plus diffus et insaisissable, mais localisé et maîtrisable: celui-là du moins ne pouvait plus mordre et tuer, on pouvait le regarder en face sans subir la fascination mortelle de son regard. L'invention de l'artisan fut bénéfique et elle entra dans le patrimoine culturel comme un moyen entre autres de soutenir l'espérance. Pour les Hébreux, ce fut là une pratique des déserts du sud de la Palestine: on a trouvé, à Timma, dans des mines qui avaient été exploitées dès le 13^e siècle avant J.C., des petits serpents de cuivre qui servaient d'amulettes. Cette pratique a été adoptée par une tribu ou l'autre de celles qui nomadisèrent dans la région, et elle n'a pas paru incompatible avec cet autre support de la foi qu'étaient pour plusieurs le nom et le geste de Yahvé. On l'a donc attribuée à Moïse et comme un moyen que Yahvé lui-même lui avait révélé.

La réforme

La coutume fut adoptée aussi par les Yahvistes de Judée et de Jérusalem, qui donnèrent à la statuette le nom de Nehustan, c'est-à-dire à la fois serpent (*Nahash* en hébreu) et airain (*Nahoset*). Cette observation nous amène au seuil d'un autre texte:

(Ezéchias) mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fabriqué. Jusqu'à ce temps-là, en effet, les Israélites lui offraient des sacrifices; on l'appela Nehustan (2 R 18:4).

Ainsi donc Ezéchias a défait au nom de Yahvé ce que, au nom de Yahvé, Moïse avait fait. Comment cela est-il possible? Revenons encore une fois à l'histoire. A la fin du 8^e siècle av. J.-C., le royaume de Juda fut acculé à une

nouvelle situation périlleuse: la menace de dévastation et de servitude que l'empire assyrien faisait peser sur le pays. Pour regrouper les forces vives de la nation, le roi Ezéchias entreprit de limiter le nombre des soutiens visibles de l'espérance et il centralisa le culte dans la capitale autour du Nom de Yahvé. Dans cette nouvelle conjoncture, l'écoute l'emportait sur la vision, la parole d'interprétation sur l'épiphanie, et le serpent d'airain n'apparaissait plus comme un moyen proportionné à la figure nouvelle de la foi. Car Yahvé était désormais compris comme le seul véritable sauveur et guérisseur. Les plus fervents parmi les Yahvistes devenaient farouchement iconoclastes et partisans de l'aniconisme. C'est pourquoi Ezéchias fit tailler Nehustan en pièces.

On voit par là comment la foi qui s'exprime dans des symboles ne peut faire que les symboles, livrés à l'inertie du langage puis à la maîtrise des hommes, nuisent un jour ou l'autre à la foi elle-même, laquelle est un renoncement à la maîtrise et une acceptation de la mort. Elle doit donc se critiquer elle-même et renouveler ses représentations.

La relecture

Cependant, une vérité s'exprimait dans le récit ancien: en regardant le serpent, c'est en Dieu que l'on se confiait, et cette idée pouvait être reprise. C'est ce que Jean a fait dans son évangile. Car ceux qui se sont mis à croire que c'est en Jésus crucifié et exalté que Yahvé s'atteste le mieux comme ayant seul la maîtrise de la vie, étaient obligés, sous peine de voir leur foi inopérante, de la rendre croyable à leurs compatriotes juifs. C'était une nouvelle situation-limite: car les Juifs soulevaient une objection énorme. Comment quelqu'un qui n'a pu se sauver lui-même, — par exemple, en descendant de la croix —, peut-il sauver les autres? Il y allait du tout de la foi nouvelle. Le récit de Mc 15:30-32 dramatise bien cette objection, mais la laisse sans réponse